

**Honoré de Balzac**

***Comédie humaine***

**Tome I**

***Études de mœurs***

***Scènes de la vie privée***

***Le Bal de Sceaux***

**Titre**

Il faut noter qu'il y a deux bals à Sceaux : il y a le bal public et le bal chez les Fontaine. En un sens, tout le roman se devine en comparant les deux moments. Je note aussi que le texte propose à tout moment deux noms pour Maximilien... Il s'appelle, sa carte porte ce nom, Longueville, mais les serviteurs et en fin de compte Émilie l'appelle de Longueville. Le jeu est un peu ridicule, parce que dans les faits (pour être réaliste), il est impossible que personne n'ait noté la différence ou du moins le flou autour de cette particule, que Balzac met même en italiques une fois (voir page 144). Et pour en finir avec ces remarques philologiques, je note que le vieil oncle Kergarouët jure comme un marin, mais à l'ancienne, et ajoute une autre couche à son apparence d'homme d'un autre monde et d'une autre époque.

Le récit amoureux est précédé de longues remarques politiques, financières et psychologiques avant d'en arriver au bal qui est nommé dans le titre (ou aux deux

bals, voire aux trois). C'est du Balzac typique. Mais est aussi bien typique le jeu de miroir entre le monde politique et la vie privée. D'ailleurs, Émilie signale quand elle rencontre son père qu'il perçoit un jeu semblable. « Mon bon père, répondit Émilie en employant les sons les plus caressants de sa voix pour l'interrompre, il me semble que l'armistice que nous avons conclu relativement à mes prétendus n'est pas encore expiré. / — Émilie, cessons aujourd'hui de badiner sur un sujet si important. Depuis quelque temps les efforts de ceux qui t'aiment véritablement, ma chère enfant, se réunissent pour te procurer un établissement convenable, et ce serait être coupable d'ingratitude que d'accueillir légèrement les marques d'intérêt que je ne suis pas seul à te prodiguer. » / En entendant ces paroles et après avoir lancé un regard malicieusement investigateur sur les meubles du cabinet paternel, la jeune fille alla prendre celui des fauteuils qui paraissait avoir le moins servi aux sollicitateurs, l'apporta elle-même de l'autre côté de la cheminée, de manière à se placer en face de son père, prit une attitude si grave qu'il était impossible de n'y pas voir les traces d'une moquerie, et se croisa les bras sur la riche garniture d'une pèlerine à *la neige* dont les nombreuses ruches de tulle furent impitoyablement froissées. Après avoir regardé de côté, et en riant, la figure soucieuse de son vieux père, elle rompit le silence. / « Je ne vous ai jamais entendu dire, mon cher père, que le gouvernement fit ses communications en robe de chambre. Mais, ajouta-t-elle en souriant, n'importe, le peuple ne doit pas être difficile. Voyons donc vos projets de lois et vos présentations officielles (pages 126 et 127). » Ce qui me semble essentiel est de saisir que pour Balzac, le réalisme implique de voir les choses comme elles sont : le monde politique est fait de liens humains qui sont de l'ordre du privé ; les deux mondes sont semblables et bas au fond parce que les gens pensent à eux d'abord et non au bien

commun ; en somme, l'autre monde, celui de la vie privée, est lui aussi un monde aussi bas que le monde politique ou public et il est dominé par des motifs égoïstes.

En tout cas, on peut dire que Balzac tient à présenter, à travers ce récit portant sur une jeune femme bien particulière et un événement de sa vie, les grands problèmes politiques qui caractérisaient la période de la Restauration. Ce qui est sûr, c'est que le comte de Fontaine est un homme de l'Ancien Régime qui a su s'adapter à la réalité politique de la France d'après la Révolution et d'après l'Empire et donc à cette chose hybride qu'est la France de la Restauration. Balzac tient à faire comprendre comment il change à mesure qu'il acquiert de l'expérience, mais aussi à mesure que son souci de ses enfants (les mâles sans doute, mais les femelles aussi) l'oblige à mettre de l'eau dans son vin : au début, il est invariable dans sa religion aristocratique (voir page 109), à la longue, il fait ce qu'il faut, avec succès en gros, pour le bien des siens et malgré l'abandon de sa *religion* politique qui aurait fait de lui un ultra, comme il y a en a eu tant à la fin de la Restauration. « Avec cet esprit rétif qui distingue la noblesse de vieille roche chez laquelle le souvenir de la Ligue et des Barricades n'est pas encore éteint, il se plaint dans son fiacre, à haute voix et de manière à se compromettre, sur le changement survenu à la cour. "Autrefois, se disait-il, chacun parlait librement au roi de ses petites affaires, les seigneurs pouvaient à leur aise lui demander des grâces et de l'argent, et aujourd'hui l'on n'obtiendra pas, sans scandale, le remboursement des sommes avancées pour son service ? Morbleu ! la croix de Saint-Louis et le grade de maréchal de camp ne valent pas trois cent mille livres que j'ai, bel et bien, dépensées pour la cause royale. Je veux reparler au roi, en face, et dans son cabinet." / Cette scène refroidit

d'autant plus le zèle de monsieur de Fontaine, que ses demandes d'audience restèrent constamment sans réponse. Il vit d'ailleurs les intrus de l'empire arrivant à quelques-unes des charges réservées sous l'ancienne monarchie aux meilleures maisons (page 111).» Voilà l'homme avant. Et le voici après « Grâce au bon sens, à l'esprit et à l'adresse de monsieur le comte de Fontaine, chaque membre de sa nombreuse famille, quelque jeune qu'il fût, finit, ainsi qu'il le disait plaisamment à son maître, par se poser comme un ver à soie sur les feuilles du budget. Ainsi, par les bontés du roi, l'aîné de ses fils parvint à une place éminente dans la magistrature inamovible. Le second, simple capitaine avant la restauration, obtint une légion immédiatement après son retour de Gand ; puis, à la faveur des mouvements de 1815 pendant lesquels on méconnut les règlements, il passa dans la garde royale, repassa dans les gardes du corps, revint dans la ligne, et se trouva lieutenant-général avec un commandement dans la garde, après l'affaire du Trocadéro. Le dernier, nommé sous-préfet, devint bientôt maître des requêtes et directeur d'une administration municipale de la Ville de Paris, où il se trouvait à l'abri des tempêtes législatives. Ces grâces sans éclat, secrètes comme la faveur du comte, pleuvaient inaperçues. Quoique le père et les trois fils eussent chacun assez de sinécures pour jouir d'un revenu budgétaire presque aussi considérable que celui d'un directeur général, leur fortune politique n'excita l'envie de personne (pages 113 et 114).» Ce contexte permet de comprendre le drame de sa fille Émilie (au fond, elle est une ultra, qui préférera épouser un homme qui ne peut pas être son époux selon la vérité de la nature que de céder sur ses opinions d'avant : si on voulait se moquer d'elle, on pourrait dire que c'est elle qui est vieille et non son père. Mais le drame de sa fille permet de comprendre l'époque dans laquelle vivent ces gens nés dans l'Ancien Régime.

Je complète l'esprit de cette dernière remarque avec des statistiques et de nouvelles remarques philologiques. Le mot *vieux* apparaît 39 fois, le mot *vieillard* 7 fois, le mot *ancien*, qui leur est lié, apparaît 14 fois, alors que le mot *vénérable*, qui est une façon aimable, ou honorable (d'ailleurs ce mot apparaît aussi et signifie à peu près *vénérable*) de dire *vieux* et *ancien*, apparaît 6 fois. (Il va de soi que les mots *nouveau* et *nouveauté*, *jeune* et *jeunesse*, apparaissent souvent (19 fois).) Presque chaque apparition de ces mots porte ou bien sur un des individus qui entourent Émilie de Fontaine (son père, sa mère ou son oncle). Autrement, ces mots ont un sens nettement politique et portent sur l'Ancien Régime ou sur la Restauration. Dans cette liste, il faudrait aussi tenir compte de l'apparition des mots *Vendéen* et *Vendée*. La Vendée est non seulement le terroir de la famille de Fontaine, mais encore la partie de la France qui a résisté le mieux, ou le plus, à l'esprit de la Révolution. Dire Vendée, c'est dire fidèle, et donc partisan de la monarchie ancienne, celle de l'Ancien Régime, ou de ce qu'on peut en conserver. Or les mots *vieillards* et *vieux* sont distribués assez également entre le père d'Émilie, à qui elle s'oppose pour son malheur, et son oncle, qu'elle se marie pour son malheur.

Il y a un autre point qui apparaît quand on examine les mots ou expressions, mais ceux qui portent sur le roi Louis XVIII. Balzac le présente aussi dans *Le Lys dans la vallée* : là, il insiste sur son côté plaisantin. Ce portrait est repris dans *Le Bal de Sceaux*. Il est appelé tour à tour « l'auguste littéraire (page 112) », « le malicieux monarque (page 112) » et « l'auguste railleur (page 113) ». Et Balzac montre comment il gère le monde politique pour ainsi dire à coup d'épigrammes, et comment monsieur de Fontaine séduit son souverain et réussit sur le plan politique (comme conseiller du maître et

comme chef de famille) quand il joue le jeu de Louis XVIII. La raillerie et l'esprit et la distanciation ironique sont les modes de fonctionner qu'il faut avoir, ou acquérir, ou jouer, à cause de l'esprit du maître politique : c'est quand monsieur le comte de Fontaine saisit comment vit ou existe de son maître qu'il comprend non seulement ce que fait Louis XVIII, mais aussi ce qu'il doit faire pour réussir et avancer les pions familiaux. (D'ailleurs, sa fille joue avec les mêmes moyens, mais sur le plan de la vie privée.) Or Balzac emploie une autre expression, saisissante pour dire Louis XVIII : « prince philosophe ». « Ce prince philosophe avait pris plaisir à convertir le Vendéen aux idées qu'exigeaient la marche du dix-neuvième siècle et la rénovation de la monarchie. Louis XVIII voulait fondre les partis, comme Napoléon avait fondu les choses et les hommes. Le roi légitime, peut-être aussi spirituel que son rival, agissait en sens contraire. Le dernier chef de la maison de Bourbon était aussi empressé à satisfaire le tiers état et les gens de l'empire, en contenant le clergé, que le premier des Napoléon fut jaloux d'attirer auprès de lui les grands seigneurs ou de doter l'église. Confident des royales pensées, le Conseiller d'État était insensiblement devenu l'un des chefs les plus influents et les plus sages de ce parti modéré qui désirait vivement, au nom de l'intérêt national, la fusion des opinions. Il prêchait les coûteux principes du gouvernement constitutionnel et secondait de toute sa puissance les jeux de la bascule politique qui permettait à son maître de gouverner la France au milieu des agitations. Peut-être monsieur de Fontaine se flattait-il d'arriver à la pairie par un de ces coups de vent législatifs dont les effets si bizarres surprenaient alors les plus vieux politiques. Un de ses principes les plus fixes consistait à ne plus reconnaître en France d'autre noblesse que la pairie, dont les familles étaient les seules qui eussent des privilèges. / "Une noblesse sans

privilèges, disait-il, est un manche sans outil.” / Aussi éloigné du parti de Lafayette que du parti de La Bourdonnaye, il entreprenait avec ardeur la réconciliation générale d'où devaient sortir une ère nouvelle et de brillantes destinées pour la France. Il cherchait à convaincre les familles chez lesquelles il avait accès, du peu de chances favorables qu'offraient désormais la carrière militaire et l'administration. Il engageait les mères à lancer leurs enfants dans les professions indépendantes et industrielles, en leur donnant à entendre que les emplois militaires et les hautes fonctions du gouvernement finiraient par appartenir très constitutionnellement aux cadets des familles nobles de la pairie. Selon lui, la nation avait conquis une part assez large dans l'administration par son assemblée élective, par les places de la magistrature et par celles de la finance qui, disait-il, seraient toujours comme autrefois l'apanage des notabilités du tiers état (page 117).» Et tout cela, me semble-t-il, sert à introduire son idée du meilleur régime, ou du moins du compromis qu'il faudra faire pour sauver non seulement l'Ancien Régime (en le transformant), mais encore pour protéger la France de la déchéance que craint Balzac. Ces remarques sont importantes aussi pour le roman, et donc pour la scène de la vie privée. Émilie de Fontaine a la morgue et l'esprit du roi philosophe, mais elle n'a pas son intelligence sur le plan politique et surtout en ce qui a trait à sa situation personnelle. C'est là donc la clé pour ainsi dire de sa tragédie. S'il est permis de dire que les conséquences maritales de la bêtise d'une enfant gâtée peuvent constituer une tragédie.

Un des enjeux du récit est celui du naturel de la jeune femme et de l'éducation (ratée ou déformée par les prétentions familiales [encore une fois, Balzac accuse la mère plutôt que le père]) et du mal que cette combinaison lui causera. Certes, Émilie de Fontaine est

une enfant gâtée. Elle fait à sa tête, et faire à sa tête implique qu'elle n'est pas réaliste, mais idéaliste. Or cela implique aussi qu'elle est instable et qu'elle est l'esclave de ses humeurs. « La nature lui avait donné en profusion les avantages nécessaires au rôle qu'elle jouait. Grande et svelte, Émilie de Fontaine possédait une démarche imposante ou folâtre, à son gré. Son col un peu long lui permettait de prendre de charmantes attitudes de dédain et d'impertinence. Elle s'était fait un fécond répertoire de ces airs de tête et de ces gestes féminins qui expliquent si cruellement ou si heureusement les demi-mots et les sourires. De beaux cheveux noirs, des sourcils très fournis et fortement arqués prêtaient à sa physionomie une expression de fierté que la coquetterie autant que son miroir lui avaient appris à rendre terrible ou à tempérer par la fixité ou par la douceur de son regard, par l'immobilité ou par les légères inflexions de ses lèvres, par la froideur ou la grâce de son sourire. Quand Émilie voulait s'emparer d'un cœur, sa voix pure ne manquait pas de mélodie ; mais elle pouvait aussi lui imprimer une sorte de clarté brève quand elle entreprenait de paralyser la langue indiscrete d'un cavalier. Sa figure blanche et son front de marbre étaient semblables à la surface limpide d'un lac qui tour à tour se ride sous l'effort d'une brise ou reprend sa sérénité joyeuse quand l'air se calme. Plus d'un jeune homme en proie à ses dédains l'accusait de jouer la comédie ; mais tant de feux éclataient, tant de promesses jaillissaient de ses yeux noirs, qu'elle se justifiait en faisant bondir le cœur de ses élégants danseurs sous leurs fracs noirs. Parmi les jeunes filles à la mode, nulle mieux qu'elle ne savait prendre un air de hauteur en recevant le salut d'un homme qui n'avait que du talent, ou déployer cette politesse insultante pour les personnes qu'elle regardait comme ses inférieures, et déverser son impertinence sur tous ceux qui essayaient de marcher au pair avec elle. Elle semblait, partout où elle se trouvait, recevoir plutôt



des hommages que des compliments ; et même chez une princesse, sa tournure et ses airs eussent converti le fauteuil sur lequel elle se serait assise, en un trône impérial (pages 120 et 121). » Je ne suis pas sûr que la description d'Émilie que propose Balzac soit tout à fait cohérente ou qu'elle tienne la route sur le plan de la vraisemblance. Et même on pourrait dire que la jeune femme est si fantasque qu'il serait impossible d'en faire une description cohérente, et que l'essentiel est de faire sentir qu'elle charmait, mais qu'elle irritait aussi et, surtout, qu'elle ne se comprenait pas elle-même, ni la situation qui était la sienne. En tout cas, Balzac indique que ceux qui l'accusaient de jouer la comédie ont assez raison. Et il me semble important qu'on dise qu'elle s'examinait dans le miroir pour créer des regards typés. Mais surtout peut-être, Balzac voit en elle le pouvoir féminin, celui d'Ursule Mirouët ou de Henriette de Mortsauf, ou d'Augustine Guillaume, mais le pouvoir féminin mis au service de la mauvaise cause, du moins en politique. Sans doute, cette mauvaise cause est celle de la vanité d'Émilie. Mais sa vanité est liée à une société qui ne peut plus exister. Et donc le sens politique et le sens privé sont des miroirs l'un de l'autre. J'en ai déjà dit un mot.

Le texte de Balzac est guindé. Il y a un continuel emploi d'adjectifs un peu prétentieux, et des allusions artificielles à l'histoire de la littérature. Je note par exemple (et encore une fois) les expressions comme *vénérable Vendéen*, *vieux Vendéen*, *pauvre Vendéen*, qui font ampoulés et un peu ridicules et qui servent pour dire le père d'Émilie. De plus, mais cette fois c'est un trait de toute l'œuvre de Balzac, il s'arrête souvent dans son récit pour offrir des mises en situation artificielles et décrites avec emphase. Par exemple : « Oh ! mon Dieu ! je n'écouterai que moi dans une affaire qui ne regarde que moi », dit fort distinctement mademoiselle de

Fontaine. / Tous les regards se portèrent alors sur le chef de la famille. Chacun semblait être curieux de voir comment il allait s'y prendre pour maintenir sa dignité. Non seulement le vénérable Vendéen jouissait d'une grande considération dans le monde ; mais encore, plus heureux que bien des pères, il était apprécié par sa famille, dont tous les membres avaient su reconnaître les qualités solides qui lui servaient à faire la fortune des siens. Aussi était-il entouré de ce profond respect que témoignent les familles anglaises et quelques maisons aristocratiques du continent au représentant de l'arbre généalogique. Il s'établit un profond silence, et les yeux des convives se portèrent alternativement sur la figure boudeuse et altière de l'enfant gâté et sur les visages sévères de monsieur et de madame de Fontaine. / " J'ai laissé ma fille Émilie maîtresse de son sort, fut la réponse que laissa tomber le comte d'un son de voix profond (page 131)." » Je serais tenté de dire que cela affaiblit le texte. Il est sûr que c'est assez irritant. Mais je me demande si ce n'est pas voulu par l'auteur pour offrir une sorte d'expérience performative de la fausseté de l'orgueilleuse enfant gâtée qui en est l'héroïne.

Les ressemblances entre le roman *Pride and Prejudice* de Jane Austen et celui de Balzac sont nombreuses. Mais en comparant les deux romans, on ne peut pas manquer de voir que le roman de Balzac est presque simpliste quand il est comparé à celui de la romancière. Les défauts des personnages ne sont pas distribués également, ou les personnages sont unidimensionnels. Surtout peut-être, Jane Austen montre non seulement les dangers des préjugés et des opinions et de l'orgueil qui les accompagnent si souvent, mais encore comment les apparences d'un héros romantique sont particulièrement trompeuses. On peut dire que pour Balzac, cette possibilité est presque impensable : être un héros, c'est être mélancolique et solitaire et maigre ; ces

signes ne trompent pas. Voici comment apparaît monsieur Longueville. « Ses regards, après avoir erré sur cette vaste toile animée, furent tout à coup saisis par cette figure qui semblait avoir été mise exprès dans un coin du tableau, sous le plus beau jour, comme un personnage hors de toute proportion avec le reste. L'inconnu, rêveur et solitaire, légèrement appuyé sur une des colonnes qui supportent le toit, avait les bras croisés et se tenait penché comme s'il se fût placé là pour permettre à un peintre de faire son portrait. Quoique pleine d'élégance et de fierté, cette attitude était exempte d'affectation. Aucun geste ne démontrait qu'il eût mis sa face de trois quarts et faiblement incliné sa tête à droite, comme Alexandre, comme lord Byron, et quelques autres grands hommes, dans le seul but d'attirer sur lui l'attention. Son regard fixe suivait les mouvements d'une danseuse, en trahissant quelque sentiment profond. Sa taille svelte et dégagée rappelait les belles proportions de l'Apollon. De beaux cheveux noirs se bouclaient naturellement sur son front élevé. D'un seul coup d'œil mademoiselle de Fontaine remarqua la finesse de son linge, la fraîcheur de ses gants de chevreau évidemment pris chez le bon faiseur, et la petitesse d'un pied bien chaussé dans une botte de peau d'Irlande. Il ne portait aucun de ces ignobles brimborions dont se chargent les anciens petits-mâîtres de la garde nationale, ou les Adonis de comptoir. Seulement un ruban noir auquel était suspendu son lorgnon flottait sur un gilet d'une coupe distinguée. Jamais la difficile Émilie n'avait vu les yeux d'un homme ombragés par des cils si longs et si recourbés. La mélancolie et la passion respiraient dans cette figure caractérisée par un teint olivâtre et mâle. Sa bouche semblait toujours prête à sourire et à relever les coins de deux lèvres éloquentes ; mais cette disposition, loin de tenir à la gaieté, révélait plutôt une sorte de grâce triste. Il y avait trop d'avenir dans cette tête, trop de distinction dans la personne, pour qu'on pût dire : « Voilà

un bel homme ou un joli homme! on désirait le connaître.” En voyant l’inconnu, l’observateur le plus perspicace n’aurait pu s’empêcher de le prendre pour un homme de talent attiré par quelque intérêt puissant à cette fête de village (pages 134 et 135). » Or la suite du roman offrait à Balzac bien des occasions de montrer que ces apparences n’étaient pas du tout conformes à la véritable nature de ce jeune homme énergique, pratique et sensé. Au lieu, l’auteur écrit page après page pour entretenir une sorte de mystère autour de lui. On se dit que c’est parce qu’un héros romantique doit être mystérieux ; or, son mystère est qu’il n’est pas ce qu’il paraît, mais qu’il est en gros l’exact contraire de ce qu’il paraît aux yeux de la pauvre Émilie de Fontane. (J’ajoute que je ne peux pas ne pas penser que Balzac s’imagine en héros romantique lorsqu’il décrit monsieur de Longueville ; il décrit non pas l’impression que faisaient son corps, son habillement et ses attitudes sur les autres, mais celle qu’il aurait voulu faire. Ce qui est assez drôle, ou assez pathétique, comme on le voudra.)

Par ailleurs, les différentes rencontres entre les deux jeunes, en particulier quand ça se fait devant d’autres, sont peu convaincantes. Qu’Émilie, prise dans son rêve romantique, ne puisse pas voir clair, passe encore, mais avec difficulté. Mais la première rencontre entre la famille de Fontaine au complet et Maximilien Longueville (qui a et n’a pas la particule selon qui parle et où on se trouve dans le texte) n’est pas du tout réaliste : on aurait tout de suite su qu’il n’est pas un aristocrate, étant donné leurs connaissances nombreuses et bien informées dans ce petit monde ; de plus, la cécité familiale semble aller jusqu’à savoir et pourtant ne pas savoir qu’Émilie est fascinée par lui, alors qu’on a écrit des pages et des pages pour montrer qu’elle était claire, nette et prompte dans ces jugements précédents. Plus tard, et enfin, le dialogue crucial qui conduit à

l'acceptation finale d'Émilie et qui précède sa déconvenue finale laisse tout dans l'ambiguïté, alors qu'il faut que tout soit clair à ce moment en plus d'être d'une artificialité excessive. Voici quelques échanges entre les deux amoureux voués au malentendu et à la *tragédie* sentimentale et maritale. « Monsieur, j'ai une question à vous faire, dit en tremblant et d'une voix émue mademoiselle de Fontaine après un long silence et après avoir fait quelques pas avec une certaine lenteur. Mais songez, de grâce, qu'elle m'est en quelque sorte commandée par la situation assez étrange où je me trouve vis-à-vis de ma famille. » Une pause effrayante pour Émilie succéda à ces phrases qu'elle avait presque bégayées. Pendant le moment que dura le silence, cette jeune fille si fière n'osa soutenir le regard éclatant de celui qu'elle aimait, car elle avait un secret sentiment de la bassesse des mots suivants qu'elle ajouta : « Êtes-vous noble ? » Quand ces dernières paroles furent prononcées, elle aurait voulu être au fond d'un lac. / « Mademoiselle, reprit gravement Longueville dont la figure altérée contracta une sorte de dignité sévère, je vous promets de répondre sans détour à cette demande quand vous aurez répondu avec sincérité à celle que je vais vous faire. » Il quitta le bras de la jeune fille, qui tout à coup se crut seule dans la vie et lui dit : « Dans quelle intention me questionnez-vous sur ma naissance ? » Elle demeura immobile, froide et muette. « Mademoiselle, reprit Maximilien, n'allons pas plus loin si nous ne nous comprenons pas. — Je vous aime », ajouta-t-il d'un son de voix profond et attendri. « Eh bien ! reprit-il d'un air joyeux après avoir entendu l'exclamation de bonheur que ne put retenir la jeune fille, pourquoi me demander si je suis noble ? / — Parlerait-il ainsi s'il ne l'était pas ? » s'écria une voix intérieure qu'Émilie crut sortie du fond de son cœur. Elle releva gracieusement la tête, sembla puiser une nouvelle vie dans le regard du jeune homme et lui tendit le bras comme pour faire une nouvelle

alliance. / “Vous avez cru que je tenais beaucoup à des dignités, demanda-t-elle avec une finesse malicieuse. / — Je n’ai pas de titres à offrir à ma femme, répondit-il d’un air moitié gai, moitié sérieux. Mais si je la prends dans un haut rang et parmi celles que la fortune paternelle habitue au luxe et aux plaisirs de l’opulence, je sais à quoi ce choix m’oblige. L’amour donne tout, ajouta-t-il avec gaieté, mais aux amants seulement. Quant aux époux, il leur faut un peu plus que le dôme du ciel et le tapis des prairies (pages 152 et 153).” » Il suffit d’imaginer que l’enjeu ait été la religion d’un des deux amoureux pour saisir qu’on n’aurait pas laissé les choses aussi peu claires avant de s’avouer l’amour et au fond accepter le mariage. Et la scène qui suit, celle de la déconvenue, qui se passe dans le commerce de calicot où travaille Longueville, n’est pas tellement plus sensée.

La punition que Balzac imagine pour l’héroïne de son roman est terrible sans aucun doute : par une série de hasards, arrangés avec le gars des vues, comme on dit, Maximilien se trouve nanti de l’argent et du statut dont la pauvre Émilie faisait un point essentiel. Mais encore une fois, cette chute manque au moins de bon sens : comment imaginer que cette jeune femme a épousé un membre de sa famille, le vice-amiral Kergarouët de plus de quarante ans son aîné ? Et voici une description. « L’attitude des deux époux fut d’ailleurs si savamment calculée, qu’il devint presque impossible aux jeunes gens intéressés à deviner le secret de ce ménage, de savoir si le vieux comte traitait sa femme en époux ou en père. On lui entendait dire souvent qu’il avait recueilli sa nièce comme une naufragée, et que, jadis, il n’avait jamais abusé de l’hospitalité quand il lui arrivait de sauver un ennemi de la fureur des orages. Quoique la comtesse aspirât à régner sur Paris et qu’elle essayât de marcher de pair avec mesdames les duchesses de Maufrigneuse, de Chaulieu, les marquises d’Espard et d’Aiglemont, les

comtesses Féraud, de Montcornet, de Restaud, madame de Camps et mademoiselle Des Touches, elle ne céda point à l'amour du jeune vicomte de Portenduère qui fit d'elle son idole (page 164). » Comment croire que le vice-amiral a accepté un mariage blanc aussi scandaleux, lui qui est si sensé et délicat par ailleurs ? Comment croire que la famille de Fontane a permis ce mariage ?

Plus important peut-être, mais en sortant du récit en tant que représentation crédible du cœur humain, Balzac montre par cette histoire (comme par *Ursule Mirouët* aussi et tant d'autres) que pour lui la nouvelle société française qui se déploie durant la Restauration et ensuite ne peut pas être ce que dit son titre : l'Ancien Régime est bel et bien fini, et les divisions solides entre les bourgeois et les aristocrates ne résistent plus à la réalité économique, politique et au fond psychologique. Il faut trouver une nouvelle solution qui sauve ce qui peut être sauvé et ce qui empêche le pire (en gros, la société à venir, la monarchie de Juillet qui se devine déjà dans la Restauration.) Mais j'en ai déjà parlé en citant la sagesse du « roi philosophe ».

Je me permets d'insister parce que c'est valable non seulement pour cette nouvelle, mais aussi pour toute la *Comédie humaine*. Sur le plan politique, Balzac pense que l'Ancien Régime est bel et bien mort, décapité si l'on veut, ou plutôt déraciné, et que les opinions d'autrefois ne peuvent plus tenir contre l'expérience politique acquise si durement durant la Révolution et le Premier Empire. Mais il est d'avis que la nouvelle société qui est en train de se mettre en place, celle de la Monarchie de Juillet et pis encore celle de la seconde Révolution et du Second Empire (il meurt en 1850 quand Napoléon II se met en place), cette nouvelle société met le pouvoir politique, social et économique entre les mains des entrepreneurs bourgeois aux vues trop basses. Il

faudrait donc autre chose, toujours à son avis. Dans l'« Avant-propos » de la *Comédie humaine*, il dit qu'il faut s'appuyer sur la Monarchie et le Religion pour que la société française soit vivable en vérité. On peut ne pas être d'accord avec lui ; il n'en reste pas moins que c'est son avis et même que c'est un des enseignements *officiels* de son *magnum opus*. Mais surtout, il croit, ce qu'il ne dit pas dans l'« Avant-propos », que l'une et l'autre trouvent une nouvelle racine, qui ne peut pas appartenir (c'est le cas de la dire) au terroir du passé. Ce qui était pensable avant ne l'est plus et donc cela n'est plus efficace ; les traditions n'ont plus la force qu'elles avaient en supposant qu'elles auraient la vérité de leur côté. Tous les romans de Balzac le suggèrent, le nouveau socle qui remplace les racines, doit être de l'ordre du cœur, de l'ordre de la tendresse et donc ancré dans quelque chose de nouveau, soit, tôt ou tard, dans une nouvelle mythologie, ou une nouvelle réalité qui demande une nouvelle mythologie pour se solidifier et pour gagner de la noblesse. De cette façon, me semble-t-il, on peut comprendre (sans accepter pour autant) les nombreux efforts qu'il a faits pour asseoir cette mythologie, les pages souvent lourdes qu'il a écrites pour construire ou couler ou du moins orner ce socle, pour faire imaginer cette nouvelle mythologie. À la limite, cela donne, parce que c'est nécessaire, croit-il, *Le Livre mystique (Les Proscrits, Louis Lambert et Séraphîta)*. Si tout cela est vrai, on se rend compte que Balzac croit faire ce que Nietzsche appellera de la grande politique, et même que ce ne peut être que l'artiste, et même que le romancier, qui accomplisse cette tâche. Pour le dire autrement, *Ainsi parla Zarathoustra* est le petit-fils des « Études philosophiques » de la *Comédie humaine*.

Sur le plan du roman et de la psychologie d'Émilie, il me semble que Balzac la présente comme étant pleine d'amour-propre et incapable d'amour pour les petits et



les faibles (voir page 122), trop voltairienne, pas assez rousseauiste, trop moqueuse, pas assez tendre, pour négocier comme il faut le passage de l'Ancien Régime à la Restauration avec la Monarchie et la Religion intactes, ou du moins sauvées. Et Balzac la punit. Ursule Mirouët ne sera pas ainsi, ni Henriette de Mortsauf, ni même la pauvre Augustine Guillaume, ni évidemment Pauline dans *Louis Lambert* et Minna dans *Séraphita*. En un sens, les romans de Balzac servent à créer une image du pouvoir salvifique de femme tendre et sensible à la vérité des cœurs : ces femmes, ce genre de femme peut sauver la société moderne. En somme, pour le dire en termes rousseauistes, Balzac aussi crée une Julie d'Étange, parce que, croit-il, il faut la créer et qu'il sait la créer.

Je tente une autre explication de l'intention de Balzac, ou plutôt une nouvelle façon de dire la même chose. Pour lui, l'idéal, qui console du monde réel si décevant, est une partie essentielle de la vie de chacun et de toute réorganisation de la société. Mais il y a idéal et idéal. Il y a l'idéal de bonne source, si l'on veut. Il est produit par un cœur qui sait être tendre, parce qu'il connaît la souffrance et le sentiment de fragilité et qui se nourrit de la souffrance et de la fragilité qui se découvre chez un autre. C'est la tendresse d'Ursule Mirouët, d'Henriette de Mortsauf, mais aussi de l'Auvergnat Bourgeat. C'est l'idéal qui est produit par la déception du monde, mâtinée par la pitié pour les humains. Chez Émilie de Fontaine, l'idéal est produit non pas par cette émotion tendre, mais par ce défaut, dénoncé par Rousseau, qu'est l'amour-propre. Le comte son père se rend compte de l'état d'esprit ou l'état de cœur de sa fille, mais trop tard. « Les yeux d'un père se dessillent si tard, qu'il fallut au vieux Vendéen plus d'une épreuve pour s'apercevoir de l'air de condescendance avec laquelle sa fille lui accordait de rares caresses. Elle ressemblait à ces jeunes enfants qui paraissent dire à leur mère : " Dépêche-toi de

m’embrasser pour que j’aie à jouer.” Enfin, Émilie daignait avoir de la tendresse pour ses parents. Mais souvent, par des caprices soudains qui semblent inexplicables chez les jeunes filles, elle s’isolait et ne se montrait plus que rarement ; elle se plaignait d’avoir à partager avec trop de monde le cœur de son père et de sa mère, elle devenait jalouse de tout, même de ses frères et de ses sœurs. Puis, après avoir pris bien de la peine à créer un désert autour d’elle, cette fille bizarre accusait la nature entière de sa solitude factice et de ses peines volontaires. Armée de son expérience de vingt ans, elle condamnait le sort parce que, ne sachant pas que le premier principe du bonheur est en nous, elle demandait aux choses de la vie de le lui donner. Elle aurait fui au bout du globe pour éviter des mariages semblables à ceux de ses deux sœurs ; et néanmoins elle avait dans le cœur une affreuse jalousie de les voir mariées, riches et heureuses. Enfin, quelquefois elle donnait à penser à sa mère, victime de ses procédés tout autant que monsieur de Fontaine, qu’elle avait un grain de folie. Cette aberration était assez explicable : rien n’est plus commun que cette secrète fierté née au cœur des jeunes personnes qui appartiennent à des familles haut placées sur l’échelle sociale, et que la nature a douées d’une grande beauté. Presque toutes sont persuadées que leurs mères, arrivées à l’âge de quarante ou cinquante ans, ne peuvent plus ni sympathiser avec leurs jeunes âmes, ni en concevoir les fantaisies. Elles s’imaginent que la plupart des mères, jalouses de leurs filles, veulent les habiller à leur mode dans le dessein prémédité de les éclipser ou de leur ravir des hommages. De là, souvent, des larmes secrètes ou de sourdes révoltes contre la prétendue tyrannie maternelle. Au milieu de ces chagrins qui deviennent réels, quoiqu’assis sur une base imaginaire, elles ont encore la manie de composer un thème pour leur existence, et se tirent à elles-mêmes un brillant horoscope. Leur magie consiste à prendre leurs

rêves pour des réalités. Elles résolvent secrètement, dans leurs longues méditations, de n'accorder leur cœur et leur main qu'à l'homme qui possédera tel ou tel avantage. Elles dessinent dans leur imagination un type auquel il faut, bon gré mal gré, que leur futur ressemble. Après avoir expérimenté la vie et fait les réflexions sérieuses qu'amènent les années, à force de voir le monde et son train prosaïque, à force d'exemples malheureux, les belles couleurs de leur figure idéale s'abolissent ; puis, elles se trouvent un beau jour, dans le courant de la vie, tout étonnées d'être heureuses sans la nuptiale poésie de leurs rêves. Suivant cette poétique, mademoiselle Émilie de Fontaine avait arrêté, dans sa fragile sagesse, un programme auquel devait se conformer son prétendu pour être accepté. De là ses dédains et ses sarcasmes. / "Quoique jeune et de noblesse ancienne, s'était-elle dit, il sera pair de France ou fils aîné d'un pair ! Il me serait insupportable de ne pas voir mes armes peintes sur les panneaux de ma voiture au milieu des plis flottants d'un manteau d'azur, et de ne pas courir comme les princes dans la grande allée des Champs-Élysées, les jours de Longchamp. D'ailleurs, mon père prétend que ce sera un jour la plus belle dignité de France. Je le veux militaire en me réservant de lui faire donner sa démission, et je le veux décoré pour que l'on nous porte les armes (pages 122 et 123)." » La citation est un peu longue, mais elle est essentielle. Et elle permet de saisir comment éveillée par le désir sexuel, elle est presque capable de transformer son idéal pour un autre, car les Longueville, Clara et Maximilien, son frère tendre, ont des cœurs sains et des mouvements émotifs qui réussissent presque à *infecter* la jeune aristocrate et à l'immuniser contre son mal.

Il faut noter qu'elle rejette Maximilien deux fois plutôt qu'une, et que la seconde fois, elle le fait en sachant d'avance qui il est, en apprenant à quel point il s'est

montré noble de caractère pour le bien de son frère et en se rendant compte qu'il souffre autant qu'elle. Mais il faut croire qu'elle est incapable de l'amour tendre des souffrants pour les souffrants et elle devient l'épouse, tendre pourtant, de son vieil oncle. Non content de lui réserver un sort semblable, à la fin, Balzac l'épingle avec une réplique d'un évêque habile au piquet lors d'un bal (un troisième donc) ; il associe les mots *ancien* et *jeune* à la personne de Maximilien ; il la fait appeler une reine (ce qu'elle a toujours pensé être) ; il rappelle qu'elle a écarté Maximilien le roi de son cœur « Deux ans après son mariage, dans un des antiques salons du faubourg Saint-Germain où l'on admirait son caractère digne des anciens temps, Émilie entendit annoncer monsieur le vicomte de Longueville ; et dans le coin du salon où elle faisait le piquet de l'évêque de Persépolis, son émotion ne put être remarquée de personne : en tournant la tête, elle avait vu entrer son ancien prétendu dans tout l'éclat de la jeunesse. La mort de son père et celle de son frère tué par l'inclémence du climat de Pétersbourg, avaient posé sur la tête de Maximilien les plumes héréditaires du chapeau de la pairie ; sa fortune égalait ses connaissances et son mérite : la veille même, sa jeune et bouillante éloquence avait éclairé l'assemblée. En ce moment, il apparaissait à la triste comtesse, libre et paré de tous les dons qu'elle avait rêvés pour son idole. Toutes les mères qui avaient des filles à marier faisaient de coquettes avances à un jeune homme doué des vertus qu'on lui supposait en admirant sa grâce ; mais mieux que toute autre, Émilie savait qu'il possédait cette fermeté de caractère dans laquelle les femmes prudentes voient un gage de bonheur. Elle jeta les yeux sur l'amiral, qui selon son expression familière paraissait devoir tenir encore longtemps sur son bord, et maudit les erreurs de son enfance. / En ce moment, monsieur de Persépolis lui dit avec sa grâce épiscopale : « Ma belle dame, vous avez écarté le roi de cœur, j'ai gagné. Mais ne regrettez

pas votre argent, je le réserve pour mes petits séminaires (page 165). » Il faut que Balzac lui en veuille encore plus que Maximilien pour qu'il soit aussi cruel.